



L'idée de « héros » s'épanouit en premier lieu dans des domaines traditionnellement considérés comme des univers masculins : la guerre, la souveraineté, les lois. La notion d'héroïsme féminin acquiert dès lors une dimension problématique, et lorsqu'une femme accède au statut d'héroïne, après avoir été confrontée, avec plus ou moins de succès, à la violence, une part du féminin est très souvent sacrifiée : la prouesse héroïque n'existe qu'avec la disparition de certaines caractéristiques socialement identifiées comme proprement féminines, par exemple certains rôles sociaux comme ceux d'épouse ou de mère. L'héroïne est veuve, ou vierge, ou mutilée, et dans tous les cas, sort du champ de l'amour humain. Jeanne d'Arc relève bien de cette catégorie de femmes mais y ajoute une complexité à la fois historique et légendaire qui fait sa spécificité. Sorcière ou femme de Dieu ? amazone ou prophétesse ? faible pucelle entièrement guidée par l'esprit divin ou véritable chevalier cachant sous son courage une ascendance royale ? Rarement créature aura donné lieu à autant de lectures différentes, de la diabolisation à la canonisation, à autant de débats et de récupérations de tous bords ! Le mythe Jeanne d'Arc porte le modèle héroïque à son intensité maximale. Il semble brouiller les codes de lecture et exalte des valeurs multiples, voire opposées. Il questionne le cliché du héros viril et de l'exploit immanquablement décliné au masculin, mais sans ouvrir pour autant l'héroïsme au féminin, tant est grande ici la tentation d'affirmer que le courage guerrier de Jeanne n'est pas celui d'une femme, mais qu'il est l'œuvre du dieu qui combat avec elle. Figure de la résistance ou de l'obéissance aux pouvoirs établis et aux ordres divins, elle n'a cessé de connaître dans ses destinées posthumes d'innombrables récupérations, dont la longue liste éclaire avec une acuité particulière les ressorts de la fabrique médiatique.

Jeanne d'Arc
Charles Poerson, *Le Cabinet des Femmes fortes*
Série de douze panneaux,
huile sur bois, vers 1645
BNF, Bibliothèque de l'Arsenal,
cabinet de M^{me} de La Meilleraye

*En répondant à ses juges,
sans toucher à une plume,
Jeanne a fait œuvre d'écrivain.
Elle a écrit un livre, pur chef-
d'œuvre de notre littérature.
Ce livre est un portrait, le seul
portrait qui nous reste d'elle.*

Robert Bresson, « Jeanne
d'Arc à l'écran », *Études
cinématographiques*, n° 18-19,
1962.

*Qu'avez-vous fait de votre mandragore ?
- Je n'ai pas de mandragore. Je n'en ai jamais eu.
- Près de votre village, n'y en avait-il pas une ?
- Oui.
- À quoi sert la mandragore ?
- À faire venir l'argent. On le dit, mais je n'en crois rien.*
Dialogue entre Jeanne et l'évêque Cauchon in Robert Bresson,
Procès de Jeanne d'Arc, 1962.

Jeanne est-elle une héroïne ? Voyage dans l'imaginaire

Le destin de Jeanne est un exemple de l'interpénétration de l'imaginaire et de l'Histoire. L'enfance modeste de Jeanne inscrit le personnage dans la réalité, mais l'obéissance aux voix enclenche une vocation héroïque. « Les voix véhiculèrent ainsi le mythe de la carrière héroïque et providentielle de Jeanne [...] Jeanne se voit confisquer sa destinée naturelle au profit d'un destin collectif dicté par l'imaginaire » (Jean-Marc Pastré). Selon une première prophétie, la France serait détruite par une femme (Isabeau de Bavière) et rétablie par une pucelle (Jeanne), et selon une autre, attribuée à Merlin et reprise chez Christine de Pisan, une pucelle sortie de la ville du Bois-Chenu accomplirait des actions extraordinaires et périrait d'une main ennemie. Or, la maison de Jeanne jouxtait justement l'orée d'un Bois-Chenu.

L'imaginaire du héros : des éléments récurrents

- **La présomption de naissance illégitime cachant une ascendance royale :** on imagina, sans preuve valable, une naissance exceptionnelle de Jeanne, comme fille d'Isabeau de Bavière (reine de France) et de son amant (Louis d'Orléans, fils de Charles V et frère de Charles VI).
- **La naissance exceptionnelle :** Jeanne serait née la nuit de Noël.
- **L'origine obscure :** comme Achille, une enfance cachée au milieu des bergers, à ceci près que Jeanne est, elle, d'origine paysanne par ses parents. C'est en sortant de l'obscurité que l'héroïne révèle sa vraie nature. Guidée par ses voix, Jeanne quitte la Lorraine, son « ailleurs », pour la France. Son changement d'état correspond à un changement de nom : de Jeannette, elle devient Jeanne ; son vêtement se modifie, ainsi que ses cheveux, et son corps, qui voit disparaître une part de sa féminité, devient celui qu'on cache par la cuirasse.
- **L'apprentissage rapide du métier des armes :** après l'effroi suscité par saint Michel lorsqu'il lui annonce sa mission guerrière, Jeanne apprend rapidement à manier les armes, ce qui mène Christine de Pisan à voir en elle une supériorité sur Achille et Hector.

Sources : Jean-Marc Pastré, *Jeanne, l'imaginaire collectif et les invariants de la carrière héroïque*, in Actes du colloque de Rouen, op. cit.

• Le maniement de talismans.

Les objets merveilleux entrent dans la construction du personnage de Jeanne :
– l'épée de Fierbois, à la fois symbole des vertus guerrières et objet magique : Jeanne, vêtue comme un homme, part de Vaucouleurs en 1429 et passe par Sainte-Catherine-de-Fierbois alors qu'elle est en route pour Chinon. Elle s'arrête dans la chapelle transformée en salle d'armes : les soldats français, libérés après avoir été prisonniers, déposaient leurs armes à Fierbois. Les voix lui indiquent l'existence d'une épée précise, celle de Charles Martel, enterrée derrière l'autel de la chapelle Sainte-Catherine-de-Fierbois et reconnaissable à cinq croix gravées sur la lame.

[...] Tandis que j'étais à Tours, j'envoyai chercher une épée qui se trouvait dans l'église Sainte-Catherine-de-Fierbois derrière l'autel.

– Comment saviez-vous que cette épée fût là ?

– Cette épée était en terre, toute rouillée, et la garde était ornée de cinq croix. Je sus qu'elle se trouvait là par mes voix, et l'homme qui l'alla chercher ne l'avait jamais vue. J'écrivis aux ecclésiastiques dudit lieu qu'ils voulussent bien m'envoyer cette épée, et ils me l'envoyèrent. Elle n'était pas trop enfoncée en terre, derrière l'autel comme il me semble. Aussitôt après que l'épée eut été trouvée, les ecclésiastiques dudit lieu la

frottèrent, et aussitôt la rouille tomba sans difficulté. Ce fut l'armurier de Tours qui l'alla chercher. Les prêtres de Fierbois me firent don d'un fourreau, et les habitants de Tours d'un autre. On fit donc faire deux fourreaux, l'un de velours vermeil, et l'autre de drap d'or. Et moi j'en fis faire un troisième de cuir solide [...]

Procès de Jeanne d'Arc

– l'étendard : il fonctionne comme une sorte de porte-bonheur sur lequel Jeanne, comme le lui ont soufflé les saintes Catherine et Marguerite, fait peindre Dieu, le globe terrestre et les deux archanges Michel et Gabriel vus par les Juges ;
– l'anneau : offert à Jeanne par ses parents, il devient l'objet de la dévotion populaire et renvoie au culte de sainte Catherine lors de son mariage mystique alors qu'elle tombe en extase devant la Vierge et son Fils. Jésus lui met au doigt l'anneau. On retrouve chez Jeanne le même symbole du mariage mystique » (Jean-Marc Pastré).
Ces objets, empruntant à la fois à l'Histoire et à l'imaginaire, sont autant de symboles associés à la désignation des successeurs des rois de France, et fonctionnent comme des échos à la mission de Jeanne de mener le Dauphin à Reims pour redonner un roi au pays. À leur couronnement, les rois recevaient en effet la couronne de Charlemagne, son épée et une bannière royale.



Jeanne d'Arc en armure, debout, portant un étendard « Dieu le veut », statuette en porcelaine, biscuit polychrome, Coll. part.



Jeanne en prière, 1875, statue en terre cuite, Emmanuel Frémiet, Coll. part.

Jeanne d'Arc, naissance d'un personnage ambigu

Jeanne d'Arc : repères chronologiques

Jeanne d'Arc est, selon Colette Beaune, la figure de femme la mieux documentée de toute l'histoire. Elle naît en 1412 dans une famille paysanne, dans un village situé sur la Meuse, probablement Domrémy. À son entrée dans l'Histoire, elle a environ 17 ans, et seulement 19 ans à sa mort. Elle devient une figure publique au printemps 1429, date de son apparition en Val de Loire, jusqu'à la fin de mai 1431 lorsqu'elle est brûlée à Rouen. Le procès de condamnation a lieu en 1431 et celui de réhabilitation en 1456 (dit aussi procès en nullité car il annule les conclusions du premier procès). Les deux procès sont consignés dans des documents – sentences, actes et interrogations rédigés en latin – qui nous font connaître la vie publique de Jeanne. La BnF en conserve deux exemplaires. S'ajoutent les Mémoires judiciaires, « qui forment le lien entre les deux procès. Sous ce nom, précise Colette Beaune, figurent traditionnellement tous les opuscules, traités, considérations écrites par les théologiens et juristes entre 1429 et 1456 et qui furent choisis pour être intégrés au procès en nullité où ils servent en quelque sorte d'avis d'experts ».

La naissance du mythe

D'après Colette Beaune, l'origine du mythe est établie dès 1429, puis, dès cette année, la « chancellerie royale, en diffusant des dossiers de prophéties anciennes ou forgées pour l'occasion », contribue à sa création. Au Moyen Âge, on n'affiche pas sa particularité et son individualité. L'individu n'existe qu'à travers son lien aux autres (c'est-à-dire sa place et son rôle dans la société) et dans son rapport à Dieu.

« L'aventure de Jeanne est une remise en question des rôles que la société médiévale attribue aux femmes ; une femme peut-elle guerroyer, parler au Conseil royal et prêcher ? À Jeanne s'appliquent à la fois des modèles purement féminins (la Pucelle), accessibles aux deux sexes (le prophétisme), strictement masculins (le chevalier). Ce brouillage des limites est la raison fondamentale de la perplexité qu'elle suscita. »

Il est significatif de noter qu'après son procès, emprisonnée dans les geôles anglaises, c'est en partie parce qu'elle renonce aux vêtements de femme et remet des habits masculins qu'elle est reconnue relapse (retombée dans ses erreurs passées) et donc coupable d'hérésie. Jeanne est jugée en 1431 puis en 1456 : la spécificité de Jeanne tient au fait que son mythe apparaît de son vivant et non pas tardivement comme c'est le cas le plus fréquent. C'est bien parce que le mythe était déjà en cours de formation dès avant sa mort que le second procès de 1456 a été estimé nécessaire.

La persona médiévale

La persona médiévale est très différente de l'idée que nous nous faisons d'une personne. Au ^{xx}e siècle, la personne est d'abord un individu pourvu de caractéristiques physiques et morales. Ainsi Jeanne n'est-elle pas très grande, brune et solide, moyennement jolie. Elle a une tache rouge derrière l'oreille droite. Elle a du caractère et ne craint pas grand-chose, même si elle se met parfois en colère. Mais nul chroniqueur n'a éprouvé le besoin de nous en dresser un portrait, même fort peu détaillé. L'individu Jeanne ne s'atteint qu'à travers quelques allusions et les mots qu'elle prononce, consignés dans la minute française du procès.

Colette Beaune, *op. cit.*, p. 134.

La personne repose sur le nom, le costume et le rôle joué dans la société : ces trois éléments doivent en principe s'accorder. Jeanne appartient à la catégorie des jeunes filles (*puella* en latin) par son âge et sa virginité, mais son vêtement vient rompre cette adhésion à la norme : « C'est un habit d'homme et non de femme, c'est l'habit d'un jeune noble coloré et brillant et non celui de la paysanne. Les limites sexuelles et sociales en sont bousculées, induisant un rôle à part, androgyne et socialement impossible à situer » (*op. cit.*, p. 135).

Le nom est constitutif de l'identité qu'il exprime au monde. Il doit indiquer le sexe, l'appartenance familiale, voire le statut ou le programme de vie revendiqué par quelqu'un. La Pucelle fait partie de ces noms choisis qui reflètent ou justifient une réalité.

Ibid.

Les différents noms de Jeanne d'Arc

Ceux qu'elle n'a jamais portés : Jeanne d'Arc (usages de la chancellerie pontificale), la Pucelle d'Orléans (ce nom date de la fin du ^{xv}e siècle).

La Pucelle

L'adoption du nom date probablement d'une période allant de 1424 à 1429, lorsque Jeanne décida de changer d'habit et de rendre sa mission publique. La pucelle correspond, sur le plan moral, à une jeune fille vierge, pudique, obéissante et humble, soumise à Dieu. Jeanne ne correspondait qu'en partie à ce profil. Les chroniqueurs soulignent souvent son appartenance à cet âge instable qui participe encore de l'élection de l'enfance. « C'est une jeune pucelle de 16 ou 18 ans, voire plus. Elle parle peu comme les jeunes filles. Du reste, il vaut mieux ne rien dire. Chacun sait bien que Jeanne n'a ni les gestes ni le vêtement discret d'une jeune fille. Mais ce nom fut retenu parce qu'il correspondait au sens moral. Jeanne était bien vierge, les examens de Poitiers l'avaient prouvé à Rouen ; elle proposa à nouveau d'être visitée pour prouver son droit à son nom. Sa virginité, dit-elle, est l'unique raison de ce choix. » (Colette Beaune)

JEANNE D'ARC

JEANNE
LA PUCELLE

Jeanne Darc

Jeanne Darc

Ce nom apparaît dans *L'Histoire de France de Michelet* (1841), dans un extrait du tome V (chapitre III), intitulé « La mission de Jeanne Darc ». Le texte, qui s'apparente davantage au roman qu'au texte scientifique, est repris dans des éditions populaires, et Michelet joue un rôle décisif dans la popularisation du personnage de Jeanne d'Arc. Elle a, selon lui, par son martyre, permis au peuple de prendre conscience de lui-même et de combattre pour sa liberté.

Jeanne ou l'inscription dans une lignée guerrière

Pour trouver des héroïnes guerrières, il faut remonter au mythe d'origine, à la guerre de Troie en particulier, au cours de laquelle l'Amazone Penthésilée joue un rôle très important. Son rôle de guerrière est lié à la nécessité, à l'absence d'hommes dans un contexte de guerre. Elle apparaît durant la guerre de Troie. Son intervention se situe après la mort d'Hector, et son échec rendra inéluctable l'incendie de la cité. À la tête de son armée, l'Amazone se rend à Troie, attirée par la renommée d'Hector. À l'annonce de sa mort, elle décide de le venger en affrontant les principaux chefs grecs. Elle est tuée par Achille, qui pleure sa mort en admirant le corps inerte de la reine des Amazones. Ces guerrières, descendantes du dieu de la Guerre Arès, belles et courageuses, n'ont peur de rien, coupent leur sein droit pour mieux tirer à l'arc, marquant ainsi leur émancipation et leur refus de l'autorité des hommes. Pour assurer leur descendance, elles s'unissent cependant une fois par an aux hommes des peuplades voisines.

Le vêtement et les armes de Jeanne : une symbolique

L'habit chevaleresque n'était pas qu'un vêtement ; il symbolisait toute une série de vertus inséparables de l'honneur masculin. Le chevalier se vêtait prioritairement de blanc (car il devait tenir son corps et son âme en

pureté) et de rouge (car il acceptait de verser son sang pour défendre la Terre sainte, protéger la veuve et l'orphelin).

- Épée en forme de croix : ses tranchants signifiaient symboliquement loyauté et rectitude.
- Heaume (casque) : protège des péchés et des tentations extérieures.
- Haubert (cotte de mailles) : symbole du courage à déployer contre les vices et contre les ennemis.

Ces vertus symbolisées par les différentes armes n'étaient pas accessibles aux femmes, qui ne pouvaient pas être adouées. Les personnages de guerrières apparaissent dans la littérature au milieu du XIV^e siècle, mais l'idée de la femme participant à la guerre n'est pas du tout ancrée dans les mentalités. « L'apparition de Jeanne suscita chez tous l'étonnement et la curiosité, voire chez certains le refus devant le scandale qui menaçait l'ordre des choses ; de plus, Jeanne ne se contenta pas d'être une combattante. Dès le 22 mars 1429, elle proclama : "Je suis chef de guerre." » (ibid.) L'accession de la femme au statut de guerrière passe par l'appropriation des valeurs masculines. « La masculinisation peut être brutale ou précédée d'un espace-temps qui joue le rôle d'un sas. L'héroïne n'y est pas encore homme et plus tout à fait femme. Pour devenir chevalier, il faut de la compétence et beaucoup

d'entraînement » (Colette Beaune, *op. cit.*, p. 167). Selon le théologien Berruyer, cité par Colette Beaune : « Le sexe féminin est par nature déficient en raison, il a le corps mou, il est incapable de supporter la fatigue ; timide, il tremble comme une feuille au vent devant les attaques ennemies ; en temps normal, la guerre oppose des hommes d'expérience. » Voilà qu'une fille a porté l'étendard et la lance, disposé des armées, supporté la fatigue des camps. Sans intervention d'ordre divin, il n'y a là qu'orgueil et présomption. Les théologiens, pour donner un statut à Jeanne et lui redonner une place dans un ordre (social, voire cosmologique) qu'elle a bousculé, vont mettre en avant la volonté divine, reléguant au second plan l'individu et plus loin encore la femme. Par une sorte de renversement, sa qualité de femme devient au contraire une preuve plus éclatante de la puissance de l'action divine. « Mais Dieu peut tout et sa Victoire est nettement plus visible s'il agit par l'intermédiaire des femmes, des enfants et des humbles. Les théologiens s'appuyèrent donc non sur les capacités des filles, mais sur celle de Dieu et bâtirent à Jeanne d'Arc un statut d'exception, sans conséquences sur le statut des autres femmes ; Dieu détenteur des règles pouvait les changer ; Il l'avait fait autrefois en envoyant Judith, Esther ou Déborah sauver le peuple élu. Il pouvait le refaire » (Colette Beaune, *op. cit.*, p. 179).

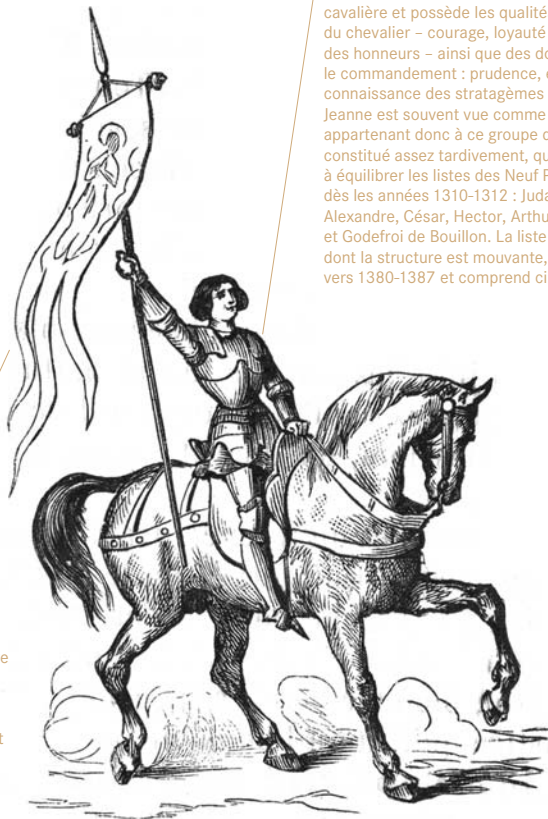
Le rôle militaire de Jeanne

Le chevalier

Jeanne manie les chevaux, est une bonne cavalière et possède les qualités morales du chevalier – courage, loyauté et recherche des honneurs – ainsi que des dons pour le commandement : prudence, expérience, connaissance des stratagèmes de guerre. Jeanne est souvent vue comme une preuse, appartenant donc à ce groupe de femmes, constitué assez tardivement, qui servait à équilibrer les listes des Neuf Preux apparus dès les années 1310-1312 : Judas, David, Josué, Alexandre, César, Hector, Arthur, Charlemagne et Godefroi de Bouillon. La liste féminine, dont la structure est mouvante, apparaît vers 1380-1387 et comprend cinq Amazones

et quatre reines, dont des héroïnes mythiques de l'Antiquité païenne.

Jeanne était vue comme une preuse mais est rarement nommée explicitement comme la dixième preuse. Jean Marot, dans *La Vraie Disant Avocate des Dames*, assimile Jeanne à Penthésilée, Tamyris, Judith, Esther et Déborah ; elle devient exemple pour toutes les femmes. « Ce basculement légendaire avait ses avantages : il inscrivait Jeanne dans une série reconnue et glorieuse ; il avait aussi ses inconvénients : en réduisant la Pucelle à une figure de l'héroïsme militaire, il en oblitérait tous les autres aspects et simplifiait outrageusement le mystère de Jeanne » (Colette Beaune, *op. cit.*, p. 192).



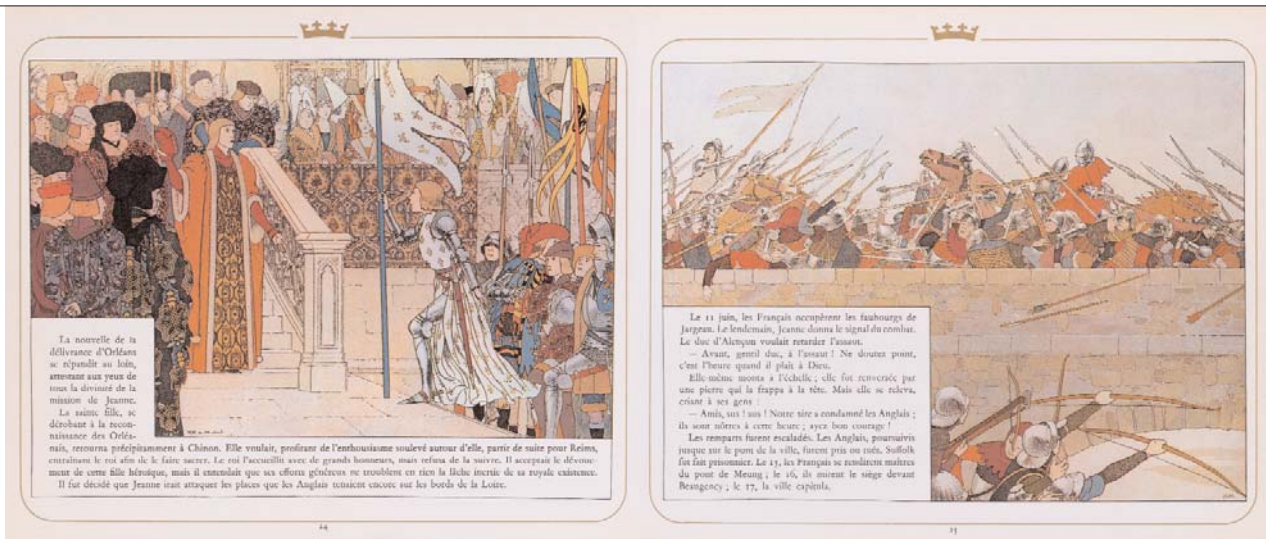
L'étendard

L'étendard porté par Jeanne, loin d'être une arme offensive qui pourrait faire verser le sang, symbolise une identité ou l'aide donnée par Dieu, d'où l'image de Jeanne plutôt prophétesse que guerrière. Une des premières images connues de Jeanne est celle d'une jeune fille tenant un étendard flottant au-dessus de sa tête.

L'épée de Jeanne, d'après Françoise Michaud-Fréjaville, in Jean Maurice et Daniel Couty (dir.), Actes du colloque de Rouen de mai 1999, PUF, 2000.

L'iconographie traditionnelle se renouvelle au XIX^e siècle. La position de l'épée tenue par Jeanne est souvent significative d'une idéologie : l'épée brandie pour le combat est préférée par les gens situés à gauche, libéraux-nationaux, l'arme étant le symbole de la liberté (on pense ici à Delacroix et *La Liberté guidant le peuple*). Quant à l'épée tenue la pointe vers le sol, position choisie entre 1814 et 1830, sous la Restauration ainsi que sous le régime de Vichy, elle fait souvent référence au royalisme et au catholicisme.

Lors de son procès, Jeanne assure ne jamais avoir tué avec son épée qui, plutôt qu'arme de défense, est l'expression de son charisme ou de sa vocation divine.



Louis-Maurice Boutet de Monvel, *Jeanne d'Arc*, Paris E. Plon-Nourrit, 1896, BNF, Philosophie, histoire et science de l'homme

Quelques images bibliques à l'origine de l'image de Jeanne d'Arc

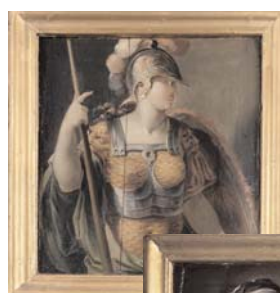
Une des premières représentations de Jeanne consiste en un croquis de Clément de Fauquemberge en mai 1429, où l'on peut voir Jeanne les cheveux libres, brandissant l'étendard, une épée au côté ; il s'agit d'un croquis imaginaire. L'étendard disparaît progressivement au profit de l'épée et de la hallebarde. Mais Jeanne n'est pas la seule à porter une bannière : lors de la bataille du pont de Comines (7 novembre 1382), les Flamands avaient mis en scène une prophétesse portant la bannière de saint Georges, signe de sa participation au combat. À Rouen, on peut lire la légende suivante, qui accompagne un tableau du xvii^e siècle : « Jeanne d'Arc au Lis, pucelle d'Orléans, amazone de France, inspirée de Dieu en sa patrie, pays barrois, pris (*sic*) les armes, et comme une autre Judith, coupa la tête à l'Holopherne anglais, chassa ses armées, sauva le royaume de France, et rétabli (*sic*) le roy Charles 7^e en son trône, 1429. » Judith et Jeanne sont rapprochées pour leur caractère séducteur, leur jeunesse et leur virginité.

L'évolution de l'image de Jeanne montre la difficulté pour les gens du Moyen Âge de conceptualiser cette image, et leur besoin de se référer à un exemple connu pour faciliter la compréhension de l'événement. Mais elle explique aussi qu'on aboutisse finalement à une image ambivalente. On a préféré plaquer sur l'image de Jeanne celle de la jeune séductrice plutôt que celle de la vieille prophétesse.

Jeanne et Déborah : une comparaison fréquente au xv^e siècle

Prophétesse et guerrières, l'une et l'autre exercent un office viril : juge pour Déborah, seule femme dans la Bible qui accompagne une armée et porte une bannière, et chef de guerre pour Jeanne. Toutes deux prédisent et obtiennent la victoire de leur peuple, portent l'armure et l'étendard, mais Jeanne, adolescente vierge, s'éloigne rapidement de la veuve Déborah pour se rapprocher de la jeune Judith. La comparaison avec cette dernière est assez tardive, rare avant 1450. Toutefois dès 1431, les juges avaient opéré un rapprochement en s'appuyant sur l'exécution de Franquet d'Arras, décapité sur l'ordre de la Pucelle. Jean Bréhal, inquisiteur de France qui a rouvert le procès de Jeanne d'Arc, osa un parallèle entre Jeanne et Judith ; Jeanne aurait dit, comme Judith, « fais seigneur qu'il soit amputé de son orgueil par sa propre épée ».

Sources : Olivier Bouzy, *Images de Jeanne d'Arc*, in Jean Maurice et Daniel Couty (dir.), Actes du colloque de Rouen de mai 1999, PUF, 2000.



Antiope, reine des Amazones



Porcie



Jeanne la pucelle



Bérénice, impératrice, femme de Tite

La Judith française

Charles Poerson, *Le Cabinet des Femmes fortes* Série de douze panneaux, huile sur bois, vers 1645 BNF, Bibliothèque de l' Arsenal, cabinet de M^{me} de La Meilleraye

La construction de Jeanne comme héroïne dans la deuxième partie du XIX^e siècle : de la sainte à l'icône politique

C'est essentiellement après 1870 qu'un culte populaire se développe autour de Jeanne, pour connaître son apogée au début du XX^e siècle. « Au début du XX^e siècle, à l'heure où Péguy se penche sur Jeanne d'Arc, tandis que les jeunes militants de l'Action française chahutent Talamas qui a mis en cause le caractère divin des voix entendues par la pucelle d'Orléans, le culte johannique est à son apogée » (J.-O. Boudon). Le culte de Jeanne est étroitement lié au contexte politique et change d'orientation en fonction du rôle qu'on veut lui attribuer.

Jeanne la sainte

Les premiers temps de la monarchie de Juillet (1830-1848) sont marqués par l'anticléricalisme, et c'est à ce moment que le culte est récupéré par les royalistes traditionalistes. Le culte populaire de Jeanne prend son essor en Allemagne, amorcé par la vague romantique : ainsi Guido Görres (1805-1852) développe-t-il l'image de la « fille du peuple », élément essentiel du culte, et sa traduction est reprise en France par Mgr Dupanloup, qui donne à son tour sa propre vision de Jeanne : elle est l'élue de Dieu pour sauver la France; l'inspiration, l'action et la passion guident son existence et la font accéder au rang de martyre, à une époque où le nombre de femmes se vouant au sacerdoce se multiplie. L'image de Jeanne se féminise et, dans les représentations, perd de son appartenance au masculin : l'épée disparaît au profit de l'étendard illustré de l'image de Jésus en croix, ou de la bannière représentant l'Annonciation. Désormais, le culte de Jeanne n'est plus à l'intersection de l'Histoire et de l'imaginaire, mais de l'Histoire et de la religion : la bataille est celle du sacré, et Jeanne devient le symbole d'une résistance du catholicisme face à la menace des courants anticléricaux. La foi est devenue une forme de résistance.

Le mouvement en faveur de la canonisation de Jeanne débute en 1869, lancé par Mgr Dupanloup, et le culte de Jeanne revient à l'Histoire après la défaite de 1871, s'étend dans la France entière avec une forte présence à Orléans et à Rouen. L'image de Jeanne est alors associée au patriotisme et donne lieu à la diffusion de nombre d'objets, de bijoux, de médailles, d'éditions populaires de la vie de Jeanne, à l'érection de monuments. Si le mythe de Jeanne est d'abord revendiqué par la gauche afin de légitimer un État intégrant la nation, l'établissement d'un culte en fait progressivement un symbole dans lequel la droite incarne ses valeurs : lorsque la première fête de Jeanne d'Arc est inaugurée au lendemain de la Première Guerre mondiale, le 18 mai 1919, il s'agit déjà d'une manifestation des partis de droite, et la droite extrême s'est aujourd'hui largement approprié son image.



La Jeanne d'Arc nationaliste

Barrès, ardent propagandiste de la Jeanne d'Arc nationaliste qui dépose une proposition de loi en 1914 pour instituer une fête nationale en faveur de l'héroïne, est accompagné par une jeune fille habillée en Jeanne d'Arc pour le discours instituant la fête nationale de Jeanne d'Arc à Compiègne. 1913, tirage argentique d'après une plaque de verre de l'agence ROL. BNF, Estampes et photographie, D.R.



Plat en porcelaine, orné d'une reproduction du tableau d'Ingres « Jeanne d'Arc au sacre du roi Charles VII », vers 1920, Coll. part.

Assiette vernissée bleue, profil gauche de Jeanne d'Arc en relief, Coll. part.

Sources : Jacques-Olivier Boudon, *Les Figures de Jeanne d'Arc chez les catholiques français du XIX^e siècle*, in Actes du colloque de Rouen, *op. cit.*